

Timbuktu
(Poème inédit)
Huppert Malanda
Brazzaville, Congo

A Modibo Dama

Je vous donne peuple fertile les grains de l'astre qui scintille au fond de mon
âme !

Timbuktu ! Je pêche à la nasse mille soleils noyés
depuis le massif du Fouta-Djalou
depuis les épopées guerrières du Soundiata Kéita
depuis le neuvième croissant de lune de la Mosquée de Djinguereber
ma mémoire est un fleuve rugissant où chaque vague d'argent porte la parole
d'un ancêtre
ma mémoire est un arc-en-ciel qui arpente sept colères de panthère effarouchée
ma mémoire est une cicatrice bleue sur le dos fouetté de la mer
un caméléon historiquement perché sur la branche d'un tonnerre

j'exorcise mes vieilles vendanges que façonne mon sang vinifère

Timbuktu !
mer de sable et de lumières purpurines
mer ivre de pavots d'Hampâté Bâ et d'élaboration savante de la construction de
l'homme
grangeet agnus dei des premières fertilités du monde

comme Palmyre, comme Assouan, comme Arsinoé
mais une mer qui à entendre ses ressacs de sable se réclame de l'homonymie des
chambres à gaz

Il y a un malaise de civilisation que je n'arrive pas à déchiffrer : aqmi
larves de sidérations mêlées aux bacilles de génocides
racine du serpent universel dont il est la pomme
son effluve d'ombres corollaires : Boko Haram, Shébab...
sa diffluence barbare qui arpente mille promesses inclinées comme la Tour de
Babel

Timbuktu !

l'avenir galope vers nous comme un chameau qui porte notre mémoire en
bandoulière
le supplice esquisse dans mes yeux une pariaide à réinventer
j'acquitte les sicaires d'archives au nom de la rose
j'acquitte les digues qui ont contré mon destin de couler jusqu'à moi
j'acquitte les noires sauterelles de la tête chauve du Mali

Et par-dessus ma foi transsaharienne brûle mon affection orageuse pour tous les
peuples
j'entends depuis le chant des rousseroles la funeste clarté des plages
les djinns floricoles qui gravitent quarante boules de cristal
j'entends couler un fleuve fraternel sur les empreintes de ma main

Ouologem depuis le hennissement vulnérable des pays *Dogon*

Ouologem ! Ô radiance d'abeilles qui tombent des ruches du soleil !

Ouologem ! De ton cri d'edelweiss transformé en rocher où viennent picorer des oiseaux-astres !

je te vois molécule de paix éclatée dans un vaisseau sanguin

je te vois paradis profané qu'enjambe un éclair

Timbuktu !

les drames de mon peuple sont des marchés forains où je recherche sur les étalages une cafetière pour faire bouillir mes rêves

demain à l'orée des vents bleus,

nous étalerons nos querelles sur les routes comme des habits à sécher ;

nous incanterons lumière lumière la veneration du cœur unique des peuples

pour fermer une à une les parenthèses de sang

qui font tâches de conjonctivite à l'esprit des soleils levants ;

nous marcherons haut les rêves d'encre indélébile,

haut les traces des lucioles ;

nous chanterons chorus de fulminations ancestrales les révolutions tressées de plaies

comme des morsures de tonnerre

nous planterons corymbe des vocations fertiles le chemin labouré des illusions neuves...

Passion neuve

(Poème inédit)

Huppert Malanda

*La poésie ne doit pas périr.
Car alors, où serait l'espoir du monde ?
(Léopold Sédar Senghor)*

Congo !

Je suis venu paginer ta mémoire
comme l'eau de mer vient déclarer l'amour à une plage...

Je savais qu'en te déclarant mon amour, je traduirais une forêt dont les arbres
sont des bréviaires.

Je savais que j'inventais un nouvel hymne pour un pays sourd ; que je prêcherais
le syllabaire à un désert qui ne bouquine pas.

Je savais, dans ces contrées nocturnes, l'hypocrisie plus sincère que la lune ; que
chaque révolution serait un tableau de peinture qui se raconte et se dilue dans les
couleurs.

Je savais que je m'insurgerais contre une route aussi saillante qu'un pilum ; que
le temps passerait vite comme un troupeau de bêtes fusillées.

Je marche sur les rebords des alizées vers un peuple dont le sang des martyrs est
le vin qui polit les yeux pour mieux scruter l'horizon.

Je marche depuis des siècles vers moi-même, mais je suis toujours loin de moi,
loin de ma conscience historique, loin des comètes qui nourrissent la beauté du
monde.

Je sais qu'il y a un grand fleuve qui rampe dans mes veines ; qu'il y a dans mon
sang l'haleine de ce même fleuve qui brûle.

Il y aura naufrage à prohiber
Il y aura grève à coller sur le dos des feuilles
Il y aura mer ivre d'un alcool plus doctoral que la soif
Il y aura mon baiser nucléaire à déposer sur les mamelles pulpeuses de cette patrie,
comme on dépose un bouquet de fleurs sur une tombe

Je savais qu'en déclarant l'amour à ce pays mien, mes vieilles liturgies
ouvriraient la source des grandes communications. Je serais l'orage. Je serais
l'éclair. Je serais le feu. Je serais l'arbre dont les racines ont conclu une alliance
avec les ancêtres. Je serais la sève qui dégouline des insurrections inachevées. Je
serais l'irréparable étoile filante qui, après un voyage de mille ans, rêve de sang
et de lumière.

Je serais l'oriflamme de la dernière énergie tatouée d'insoumission féroce.

Qu'il déplaise aux marches poreuses de la haute transhumance des cyclones !
Qu'il déplaise à cette bourgade de pays indigents, misérables, bourgeonnant
d'insomnie frêle ; ces pays pétrés de racaille qui n'ont connu aucune germination
de moisson démocratique ; pays décadents, monstrueusement échoués sur les
écueils des malédictions ; pays anxieux, vallonnés, sinistrement étalés ivres
morts avant même l'arrivée du lendemain ; pays tarissant qui n'existent sur aucun
registre de l'avenir !

Pays rembrunis, désolants, véritablement vérole de toutes les fleurs de l'âme,
vacillant désert de vie étourdit dans les baies du temps, âmes saccagées
biologiquement et géographiquement, mélampyres, commotion cérébrale, désert
de liberté, désert de paix babillarde accoutumée à gratifier toute misère alliage de
l'or, désert à perte de vue d'une irisation lamentablement languissante.

Pays avortés, torves, qui ne rêvent qu'à crever les yeux des étoiles ; pays éparpillés comme une grippe dans le vent, faisant cœur avec son irrémédiable impuissance.

Qu'il déplaise à ces pays dont le bonheur est un bateau naufragé dans une étincelle !

Qu'il déplaise à ces pays engloutis convulsant dans la nasse des apocalypses !

Qu'il déplaise à ces pays qui manquent trop de vertèbres pour tenir debout !

Je savais qu'en déclarant l'amour à ce pays, j'exhumerais le temps primordial de la mort initiatique, je ressusciterais mes vieilles gloires trempées d'aurores vertes.

Je serais la voix liminaire des secrets du porphyre,

Je serais l'avalanche,

Je serais la soif lyrique des guérisons laiteuses,

Je serais parole et source de ma vocation princière.

Je savais qu'en déclarant mon amour à ce pays mien j'inaugurais un océan ; j'inaugurais une passion neuve qui nage dans des rêves parentés avec le soleil !

Notice biobibliographique

De son vrai nom, Laurent Malanda, l'auteur compte à son actif plus d'une vingtaine de prix littéraires, dont les plus récents, outre ceux obtenus en 2019, sont : Prix Bernard Dadié pour le rayonnement international, lors de la journée internationale de l'écrivain africain à Dakar ; Prix international de poésie sur les traces de Senghor à Milan ; Prix de poésie de l'université Jean Monnet à Saint-Étienne (France) en 2018 ; Prix Aimé Césaire de la société des poètes français en 2016 ; Prix international de poésie « J'écris, je dis, Paix », Téham Éditions, en France, en 2016 ; Prix international de poésie de l'Agence universitaire de la Francophonie-Université Paris-Sorbonne / France en 2015 ; Prix d'or de poésie Talents d'ici et d'ailleurs, au Maroc, et Grand prix mondial de poésie au Pays-Bas, en 2013 ; Grand prix de poésie de la Renaissance africaine au Sénégal, en 2010. Autant de récompenses qui justifient son choix de s'être toujours refusé de s'égarer dans un autre genre littéraire jusqu'à ce qu'il atteigne une certaine maturité dans la poésie.